



Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Courriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

Don Luigi Sturzo

Le ministère sacerdotal exercé dans le domaine de la politique pour la ramener dans le sillon de la charité

O.R. 4.5.2002. Vendredi 3 mai 2002 s'est ouvert, auprès du Tribunal diocésain du Vicariat de Rome, la Session du Procès de Béatification du Serviteur de Dieu don Luigi Sturzo, (1871–1959), prêtre diocésain.

Nous donnons quelques extraits de l'intervention du Card. Camillo Ruini à la Session d'ouverture du Procès de Béatification et de Canonisation du serviteur de Dieu, don Luigi Sturzo, prêtre diocésain.

«On a beaucoup parlé de don Sturzo, et on en parle encore, comme écrivain, philosophe, sociologue, mais surtout comme politicien et ce dernier attribut est toujours dominant, malgré son sacerdoce...

C'est justement parce qu'il était prêtre, qu'il a jugé devoir exercer son ministère sacerdotal dans un domaine auquel on ne pense pas ordinairement, mais non moins important pour autant, c'est-à-dire dans le domaine de la politique, pour la ramener à sa fin ultime naturelle de charité, de service... **il lui revient donc le titre d'apôtre de la politique** entendue justement comme charité et action apostolique et de cet apostolat, pourtant difficile, **il y a un véritable besoin**, et Notre-Seigneur lui a fait clairement comprendre son appel.

Né à Caltagirone (Catane) le 26 novembre 1871, d'une famille très pieuse dont le père fut anobli du titre de baron. Ordonné prêtre le 19 mai 1894 il continue d'enseigner dans son propre séminaire où il avait déjà commencé d'enseigner une année avant son ordination. Il exerça son ministère sacerdotal aussi auprès des jeunes et comme confesseur auprès de quelques communautés religieuses féminines.

Il sera ensuite élu conseiller provincial... Il arrive à Rome... Le Seigneur lui a fait comprendre que le domaine de son ministère devait être tout autre. Le voilà donc quittant toutes ses activités pour se vouer tout entier, pendant 21 ans... à faire mettre en application dans la société la doctrine sociale et économique de l'Église, d'après l'Encyclique "*Rerum novarum*" de Léon XIII... Il se tourna, en premier lieu, vers les activités sociales et administratives de sa ville, Caltagirone, puis avec la dispense explicite du saint pape Pie X, qu'il avait lui-même sollicitée, le voilà vice-syndic pendant 15 ans. Il fut membre du Conseil provincial de Catane.

Il fit preuve d'une grande compétence juridique, institutionnelle et économique... Il écrivit de lui-même à la fin de sa vie "*A regarder un passé qui ne revient pas, je puis dire que j'ai servi avec droiture et ardeur une cause qui n'est pas indigne d'un prêtre*".»

Le *Corriere della Sera*, Torino, du 3 mai 2010, exprime son étonnement

En 1^{ère} page Armando Toro se demande :

«*Pourquoi la Pape appelle le Saint-Suaire, icône et non relique ?*»

Et il poursuit p. 34 : «*Le Saint-Suaire non pas relique, mais icône*»

Et en page 10, Gian Guido Vecchi titre :

«*Benoît XVI à Turin. Le pèlerinage*»

«*Ratzinger ne la définit pas “relique” comme l’avait fait Wojtyla*»

«*Le pape s’agenouille devant le “Saint-Suaire icône”*»

«*Il représente l’obscurité de notre temps*»

Nous donnons ci-après quelques extraits de l’article

«Il fallait un Pape allemand de grande culture pour citer *Le gai savoir* de Nietzsche devant le Saint-Suaire. “Dieu est mort”, répète Benoît XVI, et il explique : “Celle célèbre expression, à y regarder de près, est prise presque à la lettre par la tradition chrétienne...”

Le “Saint Suaire”, dit Benoît XVI, est une “icône extraordinaire... C’est pour moi un moment très attendu... cette fois-ci je vis le pèlerinage avec une intensité particulière, peut être parce que les années qui passent me rendent encore plus sensible au message de cette extraordinaire icône”.

icône. Jean-Paul II l’avait définie «*La relique la plus splendide de la Passion et de la Résurrection*». Benoît XVI reprend les paroles du Card. Ballestrero «*Une vénérable icône du Christ*».

Benoît XVI a choisi une expression forte mais aussi respectueuse des différentes opi-

nions... Il parle d’obscurité et en même temps de “consolation et espérance”.

On se demande maintenant si la **distinction** aura une suite et si l’on écrira d’autres chapitres pour cette histoire millénaire.»

Gian Guido Vecchi.

La “Relique” (qui vient de *reliquus*, reste, résidu) c’est ce qui reste d’un corps humain ou d’une partie du corps (dans ce cas on disait *ex ossibus*). La tradition catholique appelait aussi “relique” des objets ayant été en contact avec une personne... Les reliques se retrouvent presque dans toutes les religions, preuve en est le culte que l’on rend à la barbe de Mahomet à Bijapur.

“**icône**”, par contre, du grec *eikòn*, nous amène à la signification **d’image**, même si la tradition byzantine en a fait quelque chose de plus (mais de moins qu’une relique).»

Armando Toro

Le Pape à Fatima

O.R. 13.5.2010 : «*C’est justement dans le but de “mettre le monde moderne en contact avec les énergies vivifiantes et pérennes de l’Évangile” (Jean XXIII, Const. Ap. Humanæ salutis, 3), qu’a été réalisé le Concile Vatican II, dans lequel l’Église, partant d’une conscience renouvelée de la tradition catholique, prend au sérieux et discerne, transfigure et dépasse, les critiques qui sont à la base des forces qui ont caractérisé la modernité, c’est-à-dire la Réforme et l’Illuminisme.*

Ainsi d’elle-même l’Église accueille et recrée le meilleur des instances de la modernité, d’une part en les dépassant et de l’autre en évitant ses erreurs et ses voies sans issue. L’événement conciliaire a posé les bases pour un authentique renouveau catholique et pour une nouvelle civilisation “la civilisation de l’amour”.»

Le Figaro, 14.5.2010 : «*La mission prophétique de Fatima est un combat toujours actuel pour la cause de la solidarité fraternelle. Elle s’oppose à l’égoïsme mesquin de la nation, de la race, de l’idéologie.*»

Rappelons-nous que le **19 juin 2000**, dans un interview au quotidien «*La Repubblica*», le cardinal Ratzinger avait traité sœur Lucie d’affabulatrice. Quel crédit, dès lors, peut-il accorder au Message de Fatima et au “vrai” troisième Secret, si sa messagère est une “affabulatrice !”

Le christianisme dans le Monde, toutes dénominations confondues

Sri Lanka : 21,3 millions – bouddhistes 69,1 % – musulmans 7,6 % – **chrétiens 6,2 %**

Inde : 1156,9 millions – hindous 80,5% – musulmans 13,4 % – chrétiens **2,3 %**

Thaïlande : 65,9 millions – bouddhistes 94,6 % – musulmans 4,6 % – chrétiens **0,7 %**

Myanmar : 48,1 million – bouddhistes 89 % – musulmans 4 % – chrétiens **4 %**

Indonésie : 240,3 millions – musulmans 86,1 % – chrétiens **8,3 %**

Pakistan : 174,6 millions – musulmans 95 % – chrétiens **2 %**

Corée du Nord : 22,7 – bouddhisme et confucianisme

Chine : 1338,6 millions – pays officiellement athée, on estime à 8 % les bouddhistes et à 7 % les chrétiens

Egypte : 78,9 millions – musulmans 90 % – **chrétiens 10 %**

Lybie : 6,3 % millions – musulmans 97 %

Algérie : 34,2 millions – musulmans 99 %

Maroc : 31,3 millions – musulmans 98,7 % – **chrétiens 1,1 %**

Arabie entière (sept pays) Arabie Saoudite, Yémen, Oman, Émirats Arabes Unis, Qatar, Koweït,

Bahrein : 58,3 millions – musulmans 97,3 %

Iran : 66,4 millions – chiïtes 98 %

Liban Jordanie, Syrie, Palestine, : 35,7 millions – musulmans 95 % – **chrétiens 3 %**

Irak : 28,9 millions – musulmans 95 %

Dans tous ces pays **les chrétiens sont**, plus ou moins, violemment et constamment **persécutés**.

Prions pour leur persévérance

Extrait de “*Urgence*” Bulletin de l’AEM, édition spéciale 2010

Le bilan de la politique migratoire en France

Nous donnons ici quelques extraits d’un article de 5 pages,
de Pierre Romain, *Lectures Françaises* N° 638

En 2008, à propos du coût des expulsions, le collectif de militants pro-immigration “*Cette France-là*”, avait lancé le chiffre de 2 milliards d’euros annuels ! ...A l’UMP, un groupe de travail vient d’être désigné par M. Copé pour *étudier «les chiffres de l’immigration»*. Selon les données officielles, les immigrés vivant dans un ménage ordinaire étaient, en 2008, 5 millions soit 8 % de la population française; les enfants d’immigrés... 6,5 millions, soit 11 % de la population. Les clandestins sont estimés annuellement à une moyenne de 550.000.

Combien ?

M. Jean-Paul Gourévitch a cherché à dénombrer la totalité des communautés d’origine étran-

gère... Pour 2009 il parvient à... 12,5 % de la population métropolitaine. Les trois quarts sont originaires d’Afrique : 3,4 millions du Maghreb, 2,4 millions de l’Afrique subsaharienne, 1 million de l’union européenne, env. 400.000 de Turquie et des Balkans, les autres d’Asie. De plus, 150.000 demandes de naturalisation sont satisfaites annuellement.

Les coûts, rappels et mises au point

Des chercheurs sérieux, comme le professeur Bichot et Mme Tribalat déplorent l’absence de données précises concernant les crédits affectés aux immigrés... Seul le ministère des Affaires sociales identifie des lignes de budgets claires, ce

qui a permis, en 2004, d'évaluer à «741 million d'euros, l'aide médicale d'État.

Pour la seule année 2005 on l'a estimée à 24 milliards...pour la justice et le maintien de l'ordre lié à l'immigration 4,4 milliards, la scolarisation 9,4 milliards, l'enseignement supérieur 400 millions, la protection sociale, 8,5 milliards.

Donc, selon M. Gourévitch, le total des dépenses serait de 79,4 milliards d'euros par an. A noter que les dépenses sociales représentent les trois quarts de la somme, soit 58,64 milliards.

Pierre Romain

La non discrimination : un principe subversif

Voici encore quelques extraits d'un article de 6 pages,
d'Olivier Destouches, *Lectures Françaises* N° 638

La Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne a été proclamée au Conseil européen de Nice, le 7 décembre 2000... elle a été annexée au traité de Lisbonne qui fut signé le 13 décembre 2007 et entra en vigueur le 1^{er} décembre 2009.

Les Britanniques, les Polonais et les Tchèques ont rejeté la Charte... et lui dénie tout caractère juridique contraignant en droit interne comme cela est expressément mentionné dans le protocole n° 30 du Traité de Lisbonne.

Toutes les dérives sont possibles, comme nous allons le voir avec l'article 21 de la Charte sur la non discrimination qui est certainement l'un des articles les plus dangereux de ce texte qui comporte 54 articles.

L'article 21 est ainsi rédigé : «Est interdite toute discrimination fondée sur **le sexe**, la race, la couleur, les origines ethniques ou sociales, **les caractéristiques génétiques**, la langue, la religion ou les convictions, les opinions politiques ou toute autre opinion, **l'appartenance à une minorité nationale**, la fortune, la naissance, un handicap, l'âge ou **l'orientation sexuelle**.»

Chacune de ces notions, telle que l'Europe les entend, présente un caractère subversif bien marqué; il s'agit de les faire passer dans la législation nationale en utilisant la force de frappe des lobbies et autres groupes de pression qui gangrènent le corps social tout entier.

Les caractéristiques génétiques

...on oublie fort opportunément l'enfant à naître... les diagnostics prénatals de plus en plus fréquents, n'ont d'autre objectif que d'éliminer les futurs "handicapés", ce qui est une forme d'eugé-

nisme déjà pratiqué par le nazisme. L'étape suivante, après avoir éliminé les faibles, les malformés, les non désirés, sera de sélectionner le sexe, comme le font déjà les Chinois.

A rebours de ces pratiques criminelles, l'article 21 répond qu'est interdite toute discrimination fondée sur les caractéristiques génétiques. C'est une occasion unique d'utiliser les **armes de l'adversaire**. Comme l'AGRIF (*Alliance générales contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne*, 70 Boulevard St germain, 75005 Paris), qui se sert des lois liberticides *Pleven-Gayssot* pour défendre les catholiques ou les français attaqués en tant que tels, utilisons la législation européenne, en l'espèce l'article 21, pour favoriser la vie et l'enfant à naître sous la forme de l'embryon, en dénonçant la discrimination et le "tri sélectif" qui existe entre les différents embryons.

Retourner l'intention du législateur européen contraindrait celui-ci ou à modifier son texte, ce qui est extrêmement difficile en raison de l'unanimité nécessaire au Conseil des ministres européens, ou à l'appliquer dans le n que nous venons de définir.

Les défenseurs de la vie (médecins, juristes) **doivent étudier attentivement ce texte** et en dégager une doctrine juridiquement inattaquable et médicalement irréprochable qui s'appliquera *erga omnes*.

Olivier Destouches

Nous encourageons vivement la lecture complète de ces deux excellents articles dans : *Lectures Françaises*, 53^e année – N° 638 – Juin 2010, D.P.F., B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil

Projet d'harmonisation scolaire Harmos Système scolaire : va-t-on consacrer les dernières dérives éthiques ?

(*Impulsion*, juin 2010, par Marc Früh)

Dans toutes les générations et civilisations qui nous ont précédés, la transmission du savoir à la postérité a été un sujet particulièrement soigné vu son importance. Aucune interprétation individuelle n'était laissée aux enseignants qui devaient strictement remplir leur mandat. Actuellement, le système scolaire évolue à grande vitesse. Parents et société laissent les spécialistes tenter des innovations qui donnent des sueurs froides à ceux qui se penchent plus sérieusement sur cette révolution.

Depuis une douzaine d'années toute référence au christianisme est supprimée des livres et des fiches d'enseignement. Par quoi les remplace-t-on ? Par des textes de revenants, de sorcières, de diable déguisé en magnifique jeune homme, voire la promotion d'un livre ayant reçu la distinction "Prix sorcières 2000 !" ?

Est-il dès lors étonnant que de nombreux enfants souffrent d'insomnie, aient peur du noir ou entendent des bruits qui les empêchent de se concentrer ? D'autres se montrent très forts et ne domptent pas leur énergie destructrice, d'où une augmentation démontrée de la violence.

Afin d'éloigner les enfants de l'influence des parents, surtout des parents chrétiens... il est primordial de les scolariser obligatoirement le plus tôt possible. **Ces enfants absorberont** les informations du corps enseignant sans remettre quoi que ce soit en question... ils **emmagasinèrent toute information comme étant réelle et véritable.**

La prochaine innovation des écoles pédagogiques qui déferlera sur nos enfants **sera d'ordre sexuel.** Dès la première année scolaire à **quatre ans**, les enfants seront initiés aux divers comportements. «*La sexualité est considérée comme une énergie de vie avec des phases différentes, qui ne doivent pas être représentées par un stéréotype d'un homme avec une femme, mais inclure des formes diverses : l'homo, l'hétéro, la bi voir transsexualité*» (*Grundlagenconcept sexualpädagogik in der Schule*, Ed. 2008, p. 12). «*L'objectif est que l'enfant fasse connaissance avec diverses orientations sexuelles*» (GSS, p. 14). «*Chaque être humain doit librement choisir son orientation sexuelle*» (GSS, p. 15). «*Expérimenter à quatre ans : découvrir le plaisir de son organe sexuel, intérêt érotique aux parents, la stimulation des organes génitaux. Expérimenter à cinq ans : jeu de rôle, Papa maman / deux papas ou deux mamans, la relation sexuelle, jeu du docteur*» (GSS, p. 35). «*Dès douze ans, choisir son identité sexuelle : hétérosexualité, homosexualité, transsexualité, intersexualité, bisexualité*» GSS, p. 40). «*La nouvelle éducation sexuelle doit s'intégrer dans la mise en place du plan Harmos et être incluse dans les cours de base obligatoires*» (GSS, p. 40).

Il me semble discerner une modification continue du système scolaire, **un ennemi invisible veut s'accaparer notre jeunesse et nos enfants**, pour les pervertir dès leur plus jeune âge ! **Agir ? Réagir ? Pour cela il faut des chrétiens en politique.**

Marc Früh, Lamboing

Lettre d'une Protestante à sa belle sœur

Que nous serions heureuses si nous croyions à ce que croient les catholiques !

Ils possèdent par leur foi leur Dieu dans le Sacrement... ils le trouvent dans leurs églises, ils le voient venir à eux quand ils sont malades.

Je ne puis retenir mes larmes quand le Saint-Sacrement passe sous mes fenêtres et que je sens mon isolement.

Mon Dieu, que je serais heureuse, même éloignée de tout ce qui m'est cher, si je pouvais comme eux vous trouver à l'église ! Que de choses je vous

dirais des chagrins de mon cœur et des péchés de ma vie !

L'autre jour, dans un moment d'excessive détresse, je tombai à genoux, sans y penser, quand le Saint-Sacrement passait.

Je criai vers Dieu dans une sorte d'agonie, le suppliant de me bénir s'il était là vraiment présent: «*Mon âme ne désire que vous, lui disais-je.*»

(*Vie d'Elisabeth Seton*, par Mme de Barberey).

Marcel de Corte : L'Homme contre lui-même

Chapitre VIII

L'ACCÉLÉRATION DE L'HISTOIRE ET SON INFLUENCE SUR LES STRUCTURES SOCIALES

(Texte d'une conférence prononcée à la tribune du Centre économique et social de Perfectionnement des Cadres à Paris, en 1961)

Que l'histoire humaine, individuelle ou collective, se hâte de plus en plus, est une découverte récente. Le génie divinatoire de Michelet, le premier, l'aperçut. Grâce à l'essai fameux de Daniel Halévy sur l'accélération de l'Histoire, nous pouvons prendre conscience de cette course. L'expérience la plus rudimentaire en manifeste d'ailleurs la croissante rapidité.

La vie humaine individuelle s'allonge, mais est de plus en plus encombrée de faits, d'actes et d'événements qui se bousculent, emportés par un flot torrentueux. Les sollicitations internes ou externes qui nous assaillent en une heure auraient naguère suffi pour remplir une année de l'existence de nos ancêtres. Il est inutile d'insister sur ce point.

La vie humaine collective est en proie au même vertige. Alors que les rois de France ont mis huit siècles pour rassembler les diverses parcelles du «pré carré», Bismarck et Cavour bâtissent en dix ans l'Allemagne et l'Italie. Les délais d'attente et de maturation se raccourcissent follement aujourd'hui : des hommes, dérisoirement appelés d'État, donc de stabilité, des «architectes de la ruine», selon le mot de Burke, prétendent faire passer des populations entières, par la vertu magique de l'encre et de la salive, de la civilisation du perroquet néolithique à la civilisation de la machine à écrire électronique. Il suffit d'opérer la mutation de l'anthropophage en budgétivore, et le tour est joué : le néophyte reçoit le baptême de l'ONU.

L'allure des sciences n'est pas moins ailée : la physique des quatre éléments a régné deux millénaires sur les esprits; la conception du monde de Newton a duré deux siècles, celle d'Einstein, déjà battue en brèche, aura vécu deux décennies. Les disciplines particulières sont plus promptes encore : en quelques années, les fondements de la psychologie et de l'économie classiques, par exemple, ont été mis en question et complètement bouleversés. Et lorsqu'un visionnaire comme Teilhard de Chardin embrasse d'un coup d'œil prophétique

l'évolution de l'humanité, ce n'est plus au passage désespérément lent de la monade de Haeckel à l'homme du Néandertal qu'il s'attarde : «l'hominisation» a franchi l'étape de «la noosphère» et de l'esprit universel, pour s'élaner, d'un bond, dans «la Christosphère» ! Quant à l'impétuosité des techniques, n'en parlons pas : leur vitesse propre et leur vitesse de remplacement mutuel dépassent presque toujours le temps de réponse de la nature humaine à leurs injonctions.

Si l'on imagine l'obélisque de la place de la Concorde, surmonté d'une pièce de cent sous, la hauteur du monolithe représente le temps étiré de la préhistoire, celle du métal le temps contracté de l'histoire et, si nous prolongeons la comparaison, il faudrait recourir, pour figurer la densité extrême du temps à notre époque, à l'épaisseur d'un billet de banque. On peut longuement réfléchir sur cette comparaison. Elle signifie que la vitesse du temps contemporain se resserre dans une durée si restreinte qu'elle se dévore pour ainsi dire elle-même. A la limite, elle s'engouffre dans le prodigieux éclat de tonnerre de l'Événement qui s'abattra d'un seul coup sur l'humanité terrifiée. En dépit de tous nos divertissements, nous sentons très bien que nous glissons vers la catastrophe. Les signes de ce destin ne se comptent plus. L'accélération de l'histoire débouche sur l'abîme d'une troisième guerre planétaire où la bombe atomique anéantira le temps pour le faire ressurgir sous les espèces d'un nouveau temps préhistorique. Le Temps moderne, ramassé dans l'Instant fulgurant, aura vécu.

Quels sont les facteurs de cette accélération de l'histoire ? Comment ces facteurs agissent-ils sur l'humanité au point d'en détruire toutes les structures et de l'acculer à une ruine prévisible et définitive ? Telle est la question qui se pose.

Avant d'y répondre, un long détour est requis. Il est en effet impossible de définir les causes de l'accélération de l'histoire, si nous méconnaissons le grand chan-

gement qui s'opère sous nos yeux dans la conception que nos contemporains se font de l'histoire elle-même.

L'histoire n'est plus, suivant la juste formule de l'historien anglais V. H. Galbraith, *the past, so far as we know it*, le Passé dans la mesure où l'ingrat labeur des professionnels de cette science peut le connaître, nous en transmettre la connaissance et nous faire saisir l'articulation des causes et des effets qui rend intelligibles les réalités historiques apparemment disparates. L'histoire est devenue majuscule. Elle s'est érigée en réalité, en substance, en hypostase analogue à l'*Idée* platonicienne, imprégnant jusqu'au tréfonds les individus en chair et en os qu'elle englobe. L'Histoire est un grand fleuve divinisé dont le cours irrésistible emporte tous les hommes et tous les peuples. Il est vain de s'opposer à ce flux impétueux. Tout ce que peut faire l'être humain qui émerge au-dessus des vagues successives, c'est d'en reconnaître le sens et, si son esprit est assez puissant pour saisir depuis l'origine le déroulement de toutes ses phases, d'en prévoir l'issue inéluctable et d'y collaborer. Quiconque tente d'endiguer cet élan ou de dresser devant lui un barrage, est infailliblement condamné par l'Histoire, juge suprême des conduites humaines. *Die Weltgeschichte ist das Weltgericht* (l'histoire du monde est le jugement du monde). Telle est la conception de l'histoire qui s'accrédite aujourd'hui. Elle est à la source de la volonté de puissance des individus et des nations, comme à celle de l'esprit de défaillance. Les forts l'adoptent comme les faibles, les premiers parce qu'elle justifie leur pouvoir, les seconds parce qu'elle excuse leur débilité. Toutes les conquêtes et tous les abandons sont marqués du signe du mouvement de l'Histoire.

Les historiens de métier ont beau s'insurger contre cette conception et en dénoncer les racines politiques. C'est ainsi que M. Marrou, qui n'est certes pas suspect d'être un «réactionnaire», estime que la notion d'un «sens de l'histoire» n'a d'autre fin que la «liquidation» de l'adversaire. Un jugement sur le sens de l'histoire, «postulerait» selon lui, une connaissance vraie de l'histoire universelle, de l'histoire totale, et il se demande, à juste titre, «si, sur le plan rationnel, une telle connaissance est compatible avec la structure et les limites de la condition humaine». Renchérissant sur cette critique, il ajoute «qu'il y a sans doute quelqu'un qui possède une telle connaissance intégrale et authentique, mais ce quelqu'un, c'est Dieu et on peut se demander si une philosophie de l'histoire n'est pas exposée à commettre l'erreur fatale, le péché de démesure, de l'*hybris*».

Si exacte que soit cette analyse, elle ne va pas au fond du problème. Elle reste superficielle. Ce qu'il importe de souligner, ce n'est pas l'opposition entre l'Histoire majuscule et l'histoire tout court, ni le caractère irréel de la première ou le caractère réel de la seconde, mais les raisons qui président à la substitution de celle-là à celle-ci dans la mentalité des hommes de notre temps. Prétendre que le mouvement de l'Histoire est un mythe, c'est proférer une vérité certaine, mais c'est oublier que ce mythe est un phénomène historique, intégré dans l'histoire du XXe siècle, au même titre que l'accélération de l'histoire. L'historien ne peut que constater la coexistence de ces deux faits et en rechercher les causes.

Il remarquera immédiatement que l'accélération des phénomènes historiques et le mythe du mouvement de l'histoire se nourrit de l'accélération de l'histoire, et l'accélération de l'histoire s'alimente à son tour des concrétions accumulées par la mythologie de l'histoire dans son effort pour passer dans la réalité. Le fait mental du mythe et le fait objectif de la vitesse croissante des phénomènes historiques se parasitent réciproquement.

En effet, au fur et à mesure que les phénomènes historiques s'accélèrent, l'homme contemporain s'éprouve de plus en plus impuissant à les dominer. Il prend conscience de son assujettissement à l'égard de puissances qui le dépassent et dont le rythme forcené l'entraîne. S'il essaie de les rassembler en son esprit, il échoue dans sa tentative. L'accélération affecte tous les secteurs du savoir et de l'action ! Il lui faudrait tout connaître et déployer son activité dans d'innombrables domaines pour s'en rendre maître en pensée ! Il se trouve en face de l'incompréhensible. Or l'incompréhensible vécu est la définition même du Destin inexorable. L'homme contemporain, s'il ne se réfugie pas dans l'enclos de son âme, inaccessible aux voix des Sirènes, ou dans les communautés, vivantes encore, qui prolongent et protègent son être menacé, se sent immergé dans le *Fatum* d'une Histoire qui l'absorbe et le transcende à la fois : il n'a aucune prise sur les événements dont dépendent ses pensées et ses démarches. Rien d'étonnant alors qu'il en imagine la somme sous l'aspect d'une Histoire divinisée qui, insaisissable, le saisit et l'emporte.

Réciproquement, l'histoire ainsi transformée en mythe mystificateur qui hante l'imagination des hommes, tend à passer de l'existence mentale dans l'existence réelle. La religion de l'histoire, comme toute religion, relie l'homme à la divinité et au monde extérieur. Tout mythe se fait chair et se fait monde. Or la

réalité résiste à l'invasion du mythe irréel. Afin d'en forcer les défenses, les hommes en proie au mythe inventeront moyen sur moyen d'accentuer leur emprise sur la réalité rebelle. Pour que l'artifice absolu du mythe devienne réalité, il lui faut même dépasser successivement tous les moyens réels qu'il élabore à cette fin, tous se montrant insuffisants, l'un après l'autre, dans cette tâche. Ceux-ci se dialectisent donc sans arrêt en un progrès sans terme. A la limite, l'artifice du mythe doit détruire toute réalité pour s'ériger en seule réalité. Nous allons à grands pas dans ce sens. Nous y courons. Le monde de l'homme contemporain devient de plus en plus un monde construit par l'homme mystifié qui anéantit le monde naturel autour de lui. L'accélération de cet artificialisme est patente, aussi bien dans l'ordre individuel que dans l'ordre social. Les hommes deviennent des masques et les institutions des décors qui dissimulent le réel et qui le supplantent.

Le cercle vicieux est alors bouclé. L'accélération de l'histoire renforce le mythe de l'Histoire et le tournant procède recommence. Il suffit d'observer la politique contemporaine pour en être convaincu. Les grands mythes de la Démocratie et du Communisme ont mis en branle toute la planète et les énormes changements qu'ils suscitent dans la vie humaine, dans les mœurs et dans les faits, sont pour eux autant d'étapes vers la Terre promise. L'introduction de la roue matérielle dans la technique n'a pas suscité une révolution comparable à l'invention de la roue idéologique.

La conception de l'Histoire majuscule et son assimilation à un fleuve toujours plus rapide dont les humains ne seraient que les molécules inertes, étaient ignorées de nos pères. Pour eux, l'histoire n'était autre que l'histoire *vécue*, faite par eux ou par d'autres auxquels ils se confiaient : le prêtre, le notable, le prince, à l'intérieur de communautés à taille d'homme, qu'ils pouvaient voir, palper, étreindre vitalemment par tout leur être, surtout par les sens qui en appréhendent directement la présence. La représentation cérébrale ou imaginaire des groupes où se passait leur histoire, leur était inconnue. La pensée et la figuration de leurs communautés se référaient immédiatement à des relations concrètes d'homme à homme. *L'abstraction historique*, dont nous faisons une consommation incroyable, leur aurait paru strictement inintelligible. L'histoire ne dépassait guère pour eux les limites de la famille, de la commune, de la province, de la petite patrie. Au-delà de ces bornes, elle se concrétisait beaucoup moins en histoire d'une institution ou d'un régime qu'en une suite de personnages en chair et en os, tels les papes, successeurs de saint Pierre et vicaires du Christ, ou les rois capétiens. Nos pères vivaient dans un monde de différences concrètes et bariolées, toutes vécues et toujours

traduites en termes d'expérience : *les Espagnes, les Allemagnes, les Pays-Bas Belges*. Pour rassembler ces distinctions en un univers, ils recouraient à Dieu, à l'Église et à sa mission œcuménique que le Christ lui a confiée jusqu'à la fin des temps.

Le mot de civilisation, avec tout ce qu'il implique de commun, n'existait pas dans leur vocabulaire. De même que l'histoire était pour eux l'histoire familière, éprouvée, consignée dans les mémoires, les traditions, les récits, les annales, etc., la civilisation, s'ils en avaient connu l'idée, leur serait apparue comme l'assimilation, par des hommes plus vigoureux que les autres, de toutes ces différences, jusqu'à une limite fixée par la capacité de digestion. C'est pourquoi nos pères avaient leurs *classiques*, c'est-à-dire des modèles supérieurs, toujours concrets, porteurs d'un nom propre, en qui la civilisation s'incarnait. Pour unir la diversité des civilisations, ce n'est pas un type d'homme abstrait, une idée de l'homme en général qu'ils invoquaient, mais, à nouveau, *un être concret, le Christ, Dieu fait homme et modèle concret suprême*, qui dispense sa grâce à tous les hommes pour leur salut personnel et qui les coordonne en l'Église, son corps mystique. Les sensibilités, les mœurs, les histoires particulières, les civilisations diverses pouvaient subsister, mûrir et se parfaire en cette convergence unanime et surnaturelle vers un point unique.

Soulignons dès maintenant que la notion d'histoire universelle et de civilisation planétaire n'est apparue qu'au moment où la religion chrétienne perdait son empire sur les esprits.

Dans un brillant essai consacré au *Temps de l'histoire*, M Philippe Ariès a mis en relief cette opposition entre l'histoire générale et l'histoire particulière, ainsi que l'absorption de la seconde par la première au cours de ces deux derniers siècles. Deux conceptions du temps s'y affrontent, l'une, d'un temps continu, quasiment uniforme, vécu par les individus dans des communautés restreintes, complexes, denses, qui plongent leurs racines dans le passé et engagent sans rupture la croissance de l'arbre humain vers la fleur du présent et les fruits de l'avenir; l'autre, d'un temps discontinu, fait de changements brusques, qui brise avec le passé, transforme le présent en un tourbillon de tendances confuses, valorise l'avenir, et qui, n'étant plus vécu que dans ses ruptures, ne peut plus être rassemblé qu'au niveau de la pensée abstraite.

Il y a une affinité certaine entre la notion de changement pur et l'abstraction logique qui n'existe que dans la pensée. La durée vécue, continue, où le passé s'achève organiquement dans le présent, où le présent prépare

vitalement l'avenir, suppose la permanence de l'être individuel ou communautaire qui la vit. Comme dirait M. de la Palisse, elle est ce qui dure, c'est-à-dire ce qui demeure. Le changement pur, au contraire, est troué de discontinuités dialectiques qui s'opposent et dont les phases disparates ne peuvent plus être appréhendées que du dehors par la pensée et par l'imagination désincarnée qui les réunit. La tyrannie du changement et le culte des entités abstraites coïncident en toute rigueur.

L'exemple le plus net nous en est donné par l'Évolution biologique. C'est la solution de continuité des archives paléontologiques avec lesquelles le savant moderne n'a plus la moindre relation vivante, qui a engendré la notion abstraite, hypothétique et mythique d'un élan vital créateur se poursuivant de la monade primitive jusqu'à l'homme, sinon jusqu'à l'homme divinisé. «*L'imagination combleuse de vides est essentiellement menteuse*», disait Simone Weil. Là où l'homme n'articule plus le passé, le présent et l'avenir dans une expérience vécue, enracinée dans la permanence de son être et des communautés où se déroule son existence, la fiction abstraite en bouche les trous : elle superpose aux fragments disloqués de la vie individuelle et sociale l'image d'une continuité et d'une unité qui, sous un nom quelconque, Esprit, Matière, Science ou Liberté, passent du signe *moins* au signe *plus* et de l'inférieur au supérieur. L'histoire universelle prend ainsi la forme d'un progrès cohérent dans tous les domaines, Elle devient la philosophie du changement continu et profond qui entraîne l'humanité, des aventures tâtonnantes à la maîtrise de son destin, et de la dispersion à l'unité organisée. «Un seul monde ou rien», vaticinait Roosevelt. L'hégélianisme et le marxisme en sont l'illustration. Dans ces systèmes, l'histoire universelle et la philosophie de l'abstraction totale se fondent l'une dans l'autre au point d'être indiscernables.

En réalité, pour l'observateur dépourvu de préjugés et en qui l'imagination se subordonne à l'intelligence objective des faits, l'histoire générale se distingue de l'histoire particulière comme les événements discontinus se distinguent de la durée continue, les innovations de la tradition et le pluriel du singulier.

Aux confins de l'Europe, un peuple s'ébranle parce que ses pâturages s'épuisent, il pousse devant lui d'autres peuples qui se jettent sur la Gaule romaine où règne la quiétude; un prophète se lève dans le désert d'Arabie, amène guerriers et nomades, et les précipite sur l'Afrique et sur l'Europe méridionale; Gutenberg invente le livre imprimé, Luther l'utilise pour diffuser ses appels à la révolte contre Rome, le protestantisme se propage dans les régions imprégnées de catholicis-

me. Entre ces événements et leur point d'impact, il n'y a aucune commune mesure. Ils viennent frapper les communautés organisées qui leur résistent ou s'effondrent, les assimilent ou se laissent assimiler par eux, s'enrichissent ou s'appauvrissent de leurs apports. L'histoire générale est celle des interactions entre les moments du temps discontinu et le temps continu des histoires particulières. Celles-ci tentent de réduire le pouvoir d'érosion et de destruction des événements qui les affectent, du dedans ou du dehors. Elles refusent les changements et les variations qui assaillent leur permanence. Parfois, elles réussissent à les intégrer dans l'héritage dont elles gardent fidèlement le dépôt, parfois elles échouent.

Ainsi procède l'être vivant : il a sa loi propre qui le règle de la naissance à la mort et il incorpore vitalement à sa substance tout ce qui convient à sa vie. Mais des événements imprévisibles surgissent. L'arbre lutte contre l'excès de pluie ou de sécheresse, de froid ou de chaleur qui surviennent. C'est de la même manière que l'homme, dans les communautés où il s'abrite, est sans cesse aux prises avec l'inattendu. Toute histoire particulière, individuelle ou collective, est adaptation, risque, combat, parce qu'elle s'inscrit dans un monde plus large, sillonné de lignes de force indépendantes les unes des autres, dans un univers au pluriel, dans un milieu en perpétuel déséquilibre dont Dieu seul connaît les voies. L'être humain est donc plongé dans deux sortes de temps, celui de la vie et celui que les Anciens appelaient justement *Tychè*, sous son double masque de Fortune et d'Infortune. Le temps vécu lui est immanent, fait corps avec son être qui en lie les phases. Le temps non vécu le transcende, le premier se fonde sur la constance, le second sur la variation. L'histoire générale se situe où ils interfèrent, eux et leurs conséquences.

Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi l'histoire générale s'est transformée en Évolution ou Progrès, et ceux-ci en course accélérée vers un point où se confondent l'unité et le chaos. M. Marrou a raison : l'homme moderne s'est substitué à Dieu dans sa vision de l'histoire. La chute des croyances religieuses et la radicale mutation de la conscience de soi qui en est résultée va nous en livrer la cause. Dans son ouvrage magistral sur *La Crise de la conscience européenne*, Paul Hazard en a fixé la date à la fin du XVIIIe siècle.

A tort ou à raison, nous n'en discuterons pas ici où nous analysons simplement les conduites humaines, nos pères estimaient que les événements devaient être subis, supportés et finalement vaincus par la constance. Le théâtre de Corneille est un des derniers éclats de cette conviction que les événements dérivent des insondables desseins de la Providence, et qu'ils sont des épreuves

que l'énergie de l'homme doit surmonter pour se parfaire, soutenu en son effort par l'admiration du groupe auquel il appartient.

Ce que Corneille nous dit de ses héros et de ses héroïnes, nos pères l'éprouvaient dans leurs communautés. Que de drames, de deuils, de peines s'abattent sur les familles ! Que de difficultés à nouer les deux bouts dans les métiers ! Que de guerres, de disputes, de famines dans les petites patries et dans la grande ! La vie sociale, comme la vie individuelle, est toujours menacée par les événements. Il faut dominer ces pouvoirs qui perturbent la vie, les apprivoiser, s'il se peut, ou en tirer parti de manière à transformer en bien le mal qu'ils causent, et, dans l'impossible, se ramasser sur soi-même, faire le gros dos, laisser le temps accomplir son œuvre d'apaisement. L'intérêt personnel coïncide ici avec le devoir envers autrui. «*Si ton voisin vient à mourir, écrit La Fontaine, c'est sur toi que le fardeau tombe*». Pour y parvenir, il ne suffit pas d'avoir l'âme forte, il ne suffit même pas de ressentir la vie du groupe comme une interdépendance, il faut croire que le groupe véhicule en quelque sorte une valeur sacrée, il faut qu'un sentiment de foi, de piété, de vénération, élève ses membres vers la lueur d'éternité, obscurément perçue, que le groupe détient et maintient en dépit des menaces du temps extérieur qui l'assaillent.

Mais comment croire que les communautés naturelles ou semi-naturelles : la famille, le métier, le village, le bourg, la petite patrie et la grande, possèdent une valeur sacrée dont les générations successives conservent le dépôt, lorsque le surnaturel, le sacré par excellence, est battu en brèche dans les esprits ? Le sacré est une catégorie de l'être qui englobe à la fois la nature et la surnature, la Création et le Créateur. Le paganisme antique, en ses meilleurs moments, le savait. Le christianisme avait repris son enseignement, en le hiérarchisant. *La philosophie des Lumières* du XVIII^e siècle brisa cette harmonie. Elle avait été préparée par le *jansénisme*, qui disjoint la nature et la surnature avec l'inhumaine brutalité propre à l'orgueil mystique, et qui dévalue la première au bénéfice de la seconde, seule digne de considération. Il suffit alors aux *Encyclopédistes* et aux *Philosophes* de démolir cette clef de voûte sans assises et sans contreforts, que le jansénisme avait suspendue en l'air, pour désacraliser toute la nature abandonnée aux seules réserves qu'elle détenait encore et qui, faute d'être renforcées par le circuit du surnaturel au naturel et du naturel au surnaturel, allaient s'épuiser avec une vitesse croissante au cours des siècles subséquents.

L'Événement capital du XVIII^e siècle est la *sécularisation des conduites humaines*, la bonne nouvelle,

diffusée par la parole et par l'écrit, d'un monde désacralisé, l'évangile d'une nature restituée à son essence profane, par éviction des facteurs religieux que l'amalgame millénaire du paganisme et du christianisme avait accumulés en elle. Cette *laïcisation* des comportements à l'intérieur des communautés traditionnelles a été la cause essentielle de l'accélération de l'histoire et de l'influence que celle-ci a exercée sur les structures sociales. Les forces d'inertie et d'assimilation qui caractérisent ces communautés furent amputées de leur rapport à l'éternité divine dont elles sont l'imitation lointaine, mais réelle, dans la pensée de ceux qui les vivent. Privée de la substance sacrée qui rend efficace son frein naturel et sa faculté d'accroissement, la conscience du temps continu qui charrie avec lenteur l'héritage des générations, s'effrita peu à peu. Le temps discontinu des événements extérieurs ne fut plus retenu que par des barrières de plus en plus fragiles. Il prit de la vitesse. Il imprima une pression plus violente encore sur les structures sociales anémiées. L'imagination et la pensée logique combinées en lièrent les points d'impact et le mythe de l'accélération de l'histoire devint réalité par les destructions mêmes qu'il provoqua. L'instinct social, si affaibli et si dénudé qu'il fût, subsista néanmoins. Mais le flot des événements extérieurs et leur représentation abstraite s'en saisirent du dehors, s'imprimèrent en lui comme le moule d'une machine emboutisseuse, et, sous le couvert des anciennes dénominations des communautés, fabriquèrent littéralement de nouvelles structures sociales dont la substance artificielle était auparavant inconnue.

Tel est le schéma général de l'influence exercée par l'accélération de l'histoire sur les communautés humaines.

Avant de poursuivre l'analyse de son cheminement, il nous faut revenir à son point d'origine : l'Événement du XVIII^e siècle. «*La naissance décide en majeure partie*», selon le mot d'Hölderlin.

Insistons d'abord sur *le caractère inédit de l'Événement du XVIII^e siècle*. De nombreux événements ont marqué antérieurement le temps discontinu de l'histoire générale : guerres, inventions techniques, découvertes géographiques, apparition de saints, de génies, de héros, transformation des idées religieuses, etc. Leur diversité se ramène cependant à l'unité : tous ces événements affectent *directement* l'être humain dans sa vie même. C'est pourquoi la vie peut également réagir *d'une manière directe* devant leurs pressions. Aucun de ces événements n'atteint l'esprit humain en tant que séparé de la vie, pas même le Christianisme, puisque Dieu s'est fait chair. Aucun d'eux n'est un événement *purent intellectuel*, c'est-à-dire un événement qui n'est que

mental, qui atteint l'esprit humain en tant que tel, par opposition à la sensibilité et à l'action. Aucun d'eux ne touche les facultés de connaissance. *La philosophie des Lumières* est un événement *exclusivement intellectuel à l'origine*. C'est un regard nouveau que l'homme lance désormais sur le monde. Il connaît autrement que jadis. Le monde se révèle à lui dans une autre perspective, celle de l'intelligence pure, déracinée de la vie et du mystère que la vie comporte. Avant le XVIII^e siècle, la connaissance est liée à la vie et à sa puissance de communion avec l'univers. Après le XVIII^e siècle, ce pacte nuptial est rompu : l'intelligence projette *ses seules lumières* sur les autres choses. Il n'y a plus de ténèbres. L'univers lui devient parfaitement clair et transparent. Ce qui n'est pas lumineux n'est rien, n'existe pas.

On comprend alors pourquoi les communautés traditionnelles furent incapables de domestiquer cet événement inédit, purement intellectuel. Les structures sociales appartiennent en effet, non pas à l'ordre de l'intelligence pure, mais à celui de la vie. Elles sont biologiques. Ces mots mêmes qui les désignent l'attestent : la famille fait immédiatement songer aux membres d'une maison unis par les liens du sang, la corporation aux organes complémentaires d'un corps vivant, la patrie au père qui donne la vie à l'enfant, etc. Elles sont, au surplus, constamment irriguées par des courants affectifs que l'intelligence pure ne comporte pas ou qu'elle dissimule sous le voile de la logique et de la rationalité. Une révolution dans l'ordre de l'intelligence *ne touche donc pas directement* les structures sociales. L'Événement capital du XVIII^e siècle passa pour ainsi dire au-dessus de leur tête sans qu'elles fussent alertées.

Il ne concernait du reste qu'une minorité. Selon une loi constante qui veut que toute maladie atteigne d'abord le supérieur, toujours plus fragile que l'inférieur, les élites politiques, intellectuelles et religieuses, déjà très séparées des communautés traditionnelles, furent, les premières, contaminées. Nombreux ont été les hommes d'État, les membres du haut clergé, qui cédèrent au vertige du nouveau. Ils ont leurs émules aujourd'hui. Les membres des communautés traditionnelles, absorbés par leurs tâches quotidiennes et pas la transmission de l'héritage de vie qu'elles ont pour mission de conserver intact, ne se soucièrent pas de l'Événement : il se situait trop haut et trop loin d'eux pour qu'il leur apparût comme un ennemi redoutable.

Il l'était cependant, d'abord parce qu'il ébranlait l'État par le truchement des élites qu'il avait formées, sinon déformées, et que toute modification au sommet d'une société se communique fatalement à la base, ensuite parce qu'il allait, par de multiples chemins issus de cette secousse et de cet exemple, imposer ses schèmes purement rationnels à la vie sociale.

On n'insistera jamais trop sur le premier point. Jusqu'au XVIII^e siècle, l'État n'est pas une institution, une structure juridique, une architecture de l'entendement qui s'applique du dehors à la vie sociale. L'État est une personne. Le mot fameux de Louis XIV : «L'État, c'est moi», ne signifie pas autre chose. L'État est un être en chair et en os, commis à la garde des communautés qui le reconnaissent comme tel. L'État est une vigilance incarnée.

Michelet a vu admirablement l'immense transformation simultanément opérée par *les Philosophes* dans la conception de la religion et dans celle de l'État. Substituer le déisme à la croyance en un Dieu fait chair et substituer l'institution monarchique, rationnellement mécanisée, à l'État fait chair, fut leur œuvre. L'abstrait prend désormais la place du concret. «Grand XVIII^e siècle !» s'écrie l'historien en transes, «ce siècle a fondé la liberté sur l'affranchissement de l'esprit, jusque-là lié par la chair, lié par le principe matériel de la double incarnation théologique et politique, sacerdotale et royale. Ce siècle, celui de l'esprit, abolit les dieux de chair, dans l'État, dans la religion». Et Burke note avec perspicacité que la plupart des membres de la noblesse et du clergé qui se réfugient en Angleterre au début de la Révolution, admettent la nécessité de la Monarchie, mais n'aiment pas le monarque. L'amour des entités abstraites envahit la société. Il n'a pas fini depuis lors de ravager la planète.

L'Événement du XVIII^e siècle est sans doute la plus grande mutation que l'espèce humaine ait subie, depuis son passage du stade de *l'homo faber* à celui de *l'homo sapiens*, avec cette circonstance aggravante qu'il s'agit d'une mutation *léthale*. Sous l'influence des structures institutionnelles, préfabriquées rationnellement par décret dogmatique de l'intelligence pure, tout ce qui relève de la vie, de la sensibilité, de la sympathie, du cœur, de l'adhésion spontanée à des réalités impondérables et inconvertibles en termes de logique, sera systématiquement ignoré. Aux yeux du philosophe, qui considère *l'homme total* dans l'équilibre et dans la complémentarité – toujours précaires ! – de son esprit et de sa vie, la Révolution ne consiste nullement dans la substitution de la forme républicaine à la forme monarchique de l'État, ni dans le passage de la conception aristocratique à la forme démocratique de la société, mais *dans le relais de l'homme concret*, fait d'une âme incarnée dans un corps et dans les corps de surcroît que sont ses communautés de vie, relais effectué *par un type d'homme nouveau qui s'identifie de plus en plus à une abstraction*.

Les luttes entre monarchistes et républicains, conservateurs et démocrates, réactionnaires et progressistes,

bourgeoisie et prolétariat, fascisme et communisme – j'en passe ! – sont des phénomènes secondaires qui recouvrent très imparfaitement le conflit primaire entre le concret et l'abstrait. La preuve en est qu'on peut se considérer comme appartenant à l'un des groupes de la première catégorie et démontrer par ses actes qu'on adhère au groupe opposé de la seconde. Déjà, à l'intérieur d'un rassemblement politique ou social quelconque, le heurt entre les doctrinaires et les réformistes souligne la différence entre les esprits que l'abstraction envoûte et ceux qu'attire l'adaptation aux conditions concrètes de la vie. Encore qu'il y ait de moins en moins d'hommes concrets et de plus en plus d'hommes abstraits dans le monde actuel, des exemples précis peuvent être cités de l'inadéquation de l'allégeance intérieure au comportement extérieur. Péguy et Jaurès sont tous deux socialistes, mais le premier réagit en homme incarné et le second en cérébral. Proudhon et Marx sont tous deux d'extrême gauche : le premier est passionnément attaché au concret, le second fabrique passionnément ses explosifs bourrés d'abstractions. Churchill et Eden sont tous deux conservateurs, mais l'un est un hypervital, l'autre est un désincarné. L'antinomie est flagrante entre un Lénine et un Staline, etc. On citerait facilement des bourgeois qui voltigent de droite à gauche ou de gauche à droite par déracinement. Dans tous les pays, les groupes éclatent et se divisent en «durs» et en «mous», forme dégradée de l'antagonisme, moins patent, mais effectif, entre les tempéraments qui sacrifient les réalités de la vie à la tyrannie d'un princi-

pe et ceux que les mêmes réalités rappellent à l'assouplissement, sinon à la répudiation des entités qu'ils adoraient naguère.

Les étiquettes politiques et sociales n'ont selon nous aucune signification. Le fossé qui sépare les hommes d'aujourd'hui ne se situe pas à ce niveau : il se creuse entre ceux dont l'esprit désincarné s'isole de la communion vivante avec autrui et enfante des communautés artificielles de remplacement, et ceux dont la vitalité s'accroche aux débris des corps sociaux organiques que l'accélération de l'histoire est en train de ruiner. Il n'est pas excessif de prétendre que nous assistons aujourd'hui au surgissement de *sociogonies* auprès desquelles les cosmogonies les plus archaïques et les plus frustrées apparaissent intelligentes et profondes.

On peut faire la même réflexion au sujet de l'Église, particulièrement dans la religion catholique. A mesure que les relations vivantes de prochain à prochain s'exténuent, certaines théologies modernes de l'Église deviennent des *théogonies* et poussent comme l'ivraie. **Quelques-unes prennent même l'aspect de véritables gnoses**, si bien que le fidèle se demande dramatiquement s'il doit renoncer à sa croyance traditionnelle en un Dieu incarné, à son *credo*, à ses rites immémoriaux, pour se diluer dans une sorte de nuée qui guiderait l'humanité en marche vers la Terre promise et que les «progressistes» décorent aujourd'hui du nom d'Église.

(a suivre)

Des visions sur l'Évangile

C'est le titre d'un livre de M. l'abbé Gérard Herrbach

C'est une étude sur les visions de

Marie d'Agreda, Anne-Catherine Emmerich et Maria Valtorta.

Nous disposons d'un stock limité, 160 pp., **prix : 8.– / CHF 12.–**

NOUVEAU

**Vient de paraître un magnifique petit livre,
grand, toutefois, par son contenu et ses nombreuses illustrations**

Saint Maurice et la Légion Thébéenne

Patron du Valais

Par Jules Michel, édition 1902, réédition, juin 2010

Nouvelle édition légèrement corrigée, mais totalement nouvelle quant aux illustrations

74 pp., **prix : 8.– / CHF 12.–**

Petit Catéchisme illustré

Sur chaque page une belle image illustre le thème traité

104 pp., **prix : 14.– / CHF 20.–**